

Les Guerres de mon père

Du même auteur chez À vue d'œil :

La Réparation

Sœurs de miséricorde

Colombe Schneck

Les Guerres de mon père



© Éditions Stock, 2018.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0234-8

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

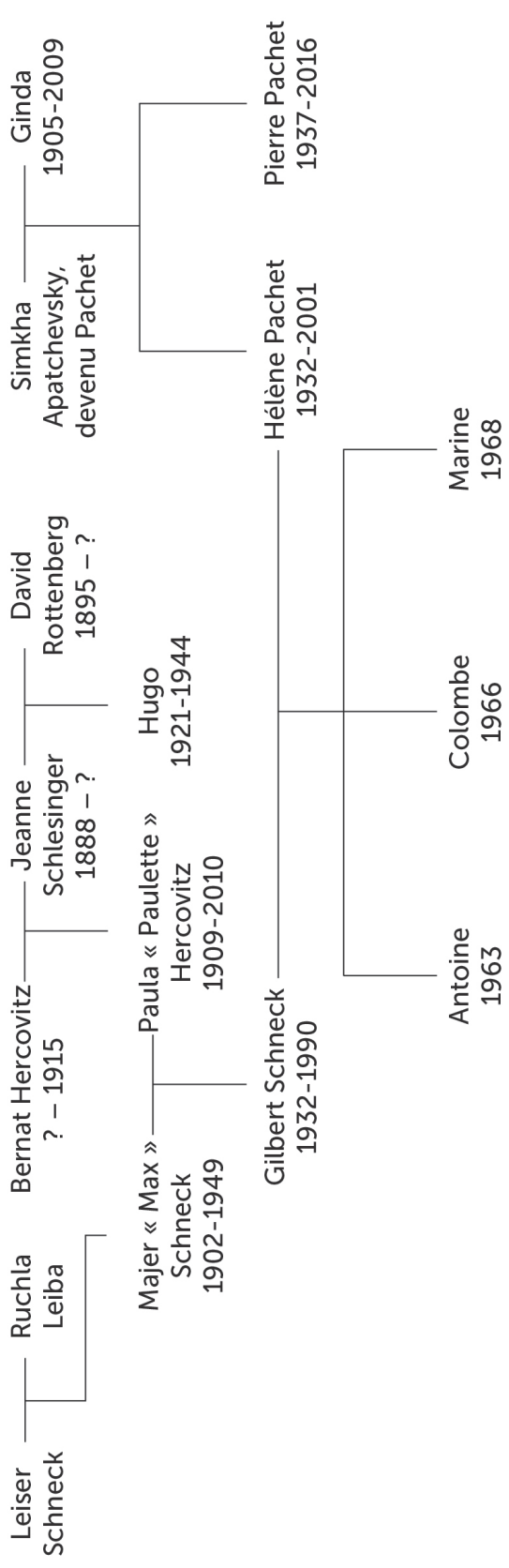
6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

*En souvenir de Gilbert Schneck
et de Pierre Pachet*



Si vous l'aviez connu, vous n'auriez rien pu deviner, son regard était toujours doux, souriant. À ses côtés, on se sentait aimé. Mon père voulait savoir ce qu'il pouvait faire pour vous. Comment vous aider. Quel était votre désir.

Guettant la moindre grimace, le plus infime souffle de contrariété auquel il répondait :

— Cœur qui soupire n'a pas ce qu'il désire.

Alors, il partait en quête de ce qui pourrait vous soulager.

Le passé n'existait pas, seul le présent comptait.

Il répétait :

— Il ne faut offrir que de bons souvenirs.

Ou encore :

— Ne parlons pas de choses qui fâchent.

Il avait survécu aux destructions et aux rafles, aux morts injustes et à la torture, aux terreurs, à l'humiliation et à la peur, à la honte, à l'exil, à la perte encore ; il avait été confronté,

enfant, adolescent, jeune homme, à la violence et l'inhumanité.

Face aux guerres, il avait construit un état de résistance, refusant l'amertume et la désolation, la plainte et la tristesse, la nostalgie. Il venait de pays qui ont disparu et dont il subsiste si peu de traces. Il était facile de nous faire croire qu'« avant n'existe pas ».

Mon père nous offrait un pull-over en laine vieux rose, des lieder de Schubert chantés par Kathleen Ferrier, un paysage vert de Dordogne, un amour sans limites. Seules semblaient compter pour lui la beauté et la bonté. Il était prêt à nous laisser sans armes, dans l'illusion. Il suffisait de fermer les yeux.

Nous étions des exilés sans mémoire s'accrochant aux joies du présent.

Il est mort il y a si longtemps. Il m'a fallu vingt-cinq ans pour être capable d'affronter ce qu'il cachait. Il avait honte et nous avions honte, il était coupable et nous étions coupables, il manquait quelque chose, je ne savais pas quoi, ma seule certitude d'enfance était que son amour était aussi indéfectible qu'irremplaçable.

J'ai cherché de manière absurde, partout, son amour et son passé.

Conversations oubliées, notes perdues, dossiers administratifs, archives publiques.

En France, l'administration conserve tout et je me suis longtemps demandé la raison de cette obsession conservatrice. J'ai fini par la comprendre et l'admirer.

Alors que nos souvenirs sont des mensonges, nos passés au mieux flous, quand ils ne sont pas transformés, les archives offrent de minuscules assises. Je ne sais rien et cela est si facile, il suffit de prendre le métro, de tendre sa carte d'identité, de remplir une demande et un dossier, alors apparaissent un nom, une date, une lettre, des photos, une clarté.

Grâce à ces archives, je me suis avoué, pour la première fois, que ni mon père ni moi n'étions coupables de nos errances en tout genre, et que, peut-être, je pouvais accepter d'être aimée.

1

L'exil et l'amour

Pierre m'a appelée hier soir.

— J'ai repensé à notre conversation de samedi sur ton père. Cela me laisse insatisfait. J'ai le sentiment de ne pas avoir dit ce qu'il fallait dire, de ne pas t'en avoir dit assez et de n'avoir pas moi-même posé les bonnes questions. Il faudrait qu'on reprenne cela un jour.

Le samedi précédant cet appel, nous avons déjeuné ensemble.

Cela fait plusieurs mois que nous ne nous sommes vus. Il est mon oncle, le petit frère de ma mère. Mon père et ma mère sont morts beaucoup trop jeunes, Pierre est le dernier de ma famille dont il reste si peu.

Pierre est écrivain et universitaire¹. C'est en le lisant que j'ai pu comprendre l'exil, le silence,

1. Pierre Pachet (1937-2016), professeur des universités, un des fondateurs de *La Quinzaine littéraire*, est l'auteur d'une vingtaine d'essais et d'ouvrages dont

les absents. Ses livres sont mes références, ils m'ont construite. Parfois en accord, parfois en m'y opposant, je n'aurais pas pu écrire sans eux.

Quand il écrit, à propos de ses tantes déportées : « Si le pire est possible, la mélancolie n'est pas de mise », il me semble que tout ce que je tente est contenu là, dans cette dizaine de mots de Pierre.

Dans notre famille, pour ceux de ma génération, puisqu'il est le seul parent en vie, il est aussi celui qui écoute et conseille.

Il peut être brutal, injuste, il est le plus souvent malicieux, attentif, précis, généreux.

Quand je lui avais fait lire, il y a dix ans, le manuscrit de mon premier livre, une enquête sur l'assassinat de mon grand-père, il m'avait déclaré :

— Ce n'est rien, ce n'est pas un livre, juste un amas de documents bruts sans réflexion.

On ne s'est pas parlé pendant un an.

Autobiographie de mon père, Autrement, 1987, dont est tirée la citation de la page suivante.

Et puis, cela s'est arrangé avec Pierre. La violence de cette phrase, « Ce n'est rien », m'a obligée à tout faire pour lui donner tort.

À la publication de mon troisième livre, il m'avait annoncé, Si tu as du succès, je ne serai pas jaloux, ce sera mérité. Nous nous sommes réconciliés. Je lui avais proposé ce déjeuner parce que j'avais une idée en tête, il l'a tout de suite compris.

J'ai commencé par lui parler d'autre chose, de ses ennuis à la *Quinzaine littéraire*, de sa santé. Et, au dessert, je lui ai posé la question.

Il n'avait pas la réponse, ne se souvenait pas du nom de famille, seulement d'un prénom.

Catherine. Une femme qui les avait tous fascinés. Pierre, comme mon père, aime parler d'amour, décrire les douleurs, les ruptures, les rencontres. Il est un excellent conseiller en amour et ne juge pas les errements.

Il a tout de suite compris où je voulais en venir.

— Tu veux écrire un livre sur ton père ?

— Oui.

Il était presque enthousiaste. Ce qui n'est pas son genre.

— C'est le moment pour toi.

Puis il a évoqué à nouveau Catherine.

Pierre avait envie de savoir ce qu'elle était devenue.

Il l'avait rencontrée en premier, à la fin des années 60, l'avait présentée à mon père qui en était tombé très amoureux. Le problème est que Gilbert était marié à la belle Hélène, qu'il était le père d'un petit garçon et qu'une fille venait de naître (moi).

Comment faire avec l'amour ?

Pierre a bien voulu me raconter une histoire que je connaissais déjà, leur arrangement à tous les trois. Lui, sa sœur Hélène (ma mère), son ami Gilbert (mon père).

Ils s'étaient retrouvés en Tunisie, à Sidi Bou Saïd, en 1960 pour le négociier.

Pierre et Gilbert étaient en permission. Ils finissaient leur service militaire en Algérie. Mon père dans le Constantinois comme médecin. Pierre à la troupe. Hélène venait rendre visite à Gilbert dont elle était tombée amoureuse, dans une colonie de vacances des Étudiants juifs de France à Saint-Cast, six ans auparavant, se jurant qu'elle l'aurait un jour, qu'il finirait par